

JE SUIS DANS LE MONDE ET LE MONDE EST EN MOI

Je suis dans le monde
Et le monde est en moi.
Aujourd'hui le monde et moi
Aimons à gorge déployée.
Je suis debout sur mon coteau
Qui le regarde danser.
Je bande mon corps jusqu'à m'envoler,
Lance mes mots à la volée.
Puisqu'il veut jouer avec moi,
Je grimpe sur ses épaules.
Sur ma colline en plein vent,
Je suis maître du temps.
Nouvel espace dans ma tête,
Il se rétracte, il se dilate,
Fait vrombir mon cœur rayonnant.
Nous répandons nos ardeurs
En vagues qui nous reviennent
En flux et reflux tapageurs.
À grandes goulées j'aspire
Le vert, le bleu, le vert, l'été.
Je ne sens aucune frontière
Entre le monde et moi,
J'ai suspendu mes pensées
Et mes fulgurances d'humain,

Je suis meilleur réceptacle
Lorsque je m'éloigne de moi.
L'herbe drue de ma colline
Me rappelle l'océan
Et je pense qu'après tout
Ce serait un beau jour pour mourir.
Pfft... Abracadabra...
Je me retirerais au-dedans de moi,
Petite veilleuse solidaire,
Comme une vague de fond
Dans le grand mystère de l'océan.
Pour l'heure l'échange est terminé,
Il a laissé des signes sur mes jambes vertes.
Résolue à laisser ma trace
Et montrer ma démesure,
À l'heure où les gens dorment,
Je sortirai de ma maison bulle.
Le torrent chaud de mes eaux usées
Par mes petits labeurs humains
Ira grossir les ruisseaux.
Je suis dans le monde et le monde est moi.

Écrit en 2010

Il y a les saisons et les heures...

NUIT

Nuit câline, berceau de mes désirs,
Tes arbres tendent leurs bras noueux
 Pour me saisir toute entière
Et font bruire leurs feuilles tendres,
 Petites notes hors de portée.
L'astre argenté est mon sommet,
 Mon avenir et mes regrets.
Lui et moi tournoyons ensemble,
Éternellement, jusqu'à ne plus être
Qu'un désir de lumière et d'infini.
 Mon astre est violent
 À force d'être rond.
 Il se love dans ma main
Et je le lance vers demain.
Bonne nuit, moi, toi, nous.

Écrit en octobre 2019

LA CUEILLETTE

Visiter les buissons sous un soleil de plomb,
Y cueillir les mûres chaudes sous le dard trublion,
C'est galoper à cru sur le dos de l'été
Et lui offrir tout cru son corps à lacérer...

À l'heure où l'univers essore ses draps poisseux,
Où le dormeur tartine sa moiteur dans les cieux,
Je me sens léviter et allonger mon corps
Sur un beau lit d'épines où bientôt je m'endors.

Je rêve que mon bras d'où coule un sang épais
Nourrit, telle la louve, des petits affamés,
Et que Dame moustique, pour me remercier,
A rempli mon panier de beaux fruits mûrs à souhait.

Je fus donc immolée à l'autel de l'été,
À l'hôtel du moustique je fus assassinée
Et me réveille heureuse, ma bassine remplie
De ces mûres pour lesquelles j'ai dû risquer ma vie.

Je me revois partir en tenue de guerrière,
Crier « Je suis vivante ! » et me piquer de l'être,
Mûre-mûrer des douceurs qu'on transforme en festin,
Sentir renaître en moi des gestes très anciens.

Tu étais là, joyeux, compagnon de cueillette,
Cherchant dans les sureaux les baies, fruits de ta quête,
Nous déversions l'été et ses sueurs fécondes
Dans les mains de Lucy et nos mémoires profondes.

Poème écrit le 31 août 2021

NUIT D'ÉTÉ

J'attends tout de la nuit d'été,
L'air dense, le vent qui fraîchit,
L'étoile filante à venir,
Le chemin blanc qui est mon guide,
Le ciel sombre qui s'éclaircit quand je m'éloigne de la maison
Que les grands arbres sombres enserrent
Et dont ils font le cœur de la nuit.
Ce soir il faut que je m'éloigne pour voir la nuit de plus loin.
Je vais jusqu'au bout du chemin,
Là où les premières lueurs du village
Annoncent la fin de mon sanctuaire
Et la nuit perd de sa vérité.

Écrit en 2016

HIVER

C'est l'hiver ; les arbres s'inclinent vers la terre
Et la neige a ployé les branches du sapin.
Moi, l'humain, le mouvant, quand le moment viendra
Où mes doigts seront gourds de froid,
J'irai par des chemins intimes chercher en moi
Quelles furent ma première racine, ma première écaille.
Je veux savoir si, un jour, j'étais terre ou si j'étais soleil
Et si j'en garde en moi la trace sous-marine.
Je veux me souvenir d'un rêve, un rêve vieux de mille années,
Où prendre encore mon envol
Sur une odeur d'argent et de boule écaillée.

*Deuxième version faite en septembre 2013
d'un poème écrit en 1967 ou 68*

LE CHÈVRE-FEUILLE

Dans la haie d'un chemin, un chèvre-feuille m'attend.

Son nom éveille en moi une vieille allégeance

Qui demande à mon cœur un peu plus de ferveur.

Depuis la nuit des temps, la chèvre que je suis

Tend sa lèvre et son nez vers le lit d'une fleur.

J'inspire lentement, puissamment, les yeux clos

Et suis tous les chemins que son parfum libère.

L'un d'eux maintient captives les nuits froides d'hiver,

L'autre les soirs d'été et le chant des grillons,

Un troisième me donne le feu des amours vraies,

Un quatrième exulte en chantant l'aventure

Tandis que le dernier a comme un goût d'enfance.

Je sens du fond de moi grandir une passion.

Il n'y a plus d'endroit, il n'y a plus d'envers,

Plus d'avant, plus d'après, plus d'amont ni d'aval

Mais seule une matière qui s'obstine à durer,

Un désir qui s'installe et exige qu'on l'aime.

Poème écrit le 9 juin 2020

HEUREUX QUI COMME MOI

Heureux le beau temps du sainfoin,
De la scabieuse et du lotier,
Quand de tout mon cœur je l'attends,
Ce tout premier chant du loriot.
Je stridule avec le grillon
Et coasse le soir venu
Sous Cassiopée et la Grande Ourse,
Sur une odeur de seringa,
De troène et de lilas blanc.

Heureux qui comme moi
A fait un beau voyage
Au fond de son jardin.

Écrit en 2018

HISTOIRES

Dans le tableau jauni de l'été vieillissant
Les feuilles sous le vent racontent une histoire.
Est-ce l'histoire du vent, de l'arbre ou de la feuille ?
Le coteau est figé dans cette histoire d'histoires
S'il a besoin du vent pour écrire ses mémoires.
Je connais bien pourtant ses mangeurs de soleil,
Arbres, presque des frères s'ils ouvraient grand leurs bras.
J'ai aussi rencontré le grillon dans le pré,
L'araignée dans le bois, la fourmi sur la dalle,
Le lézard sous le mur, le myrtil sur la fleur,
Et la petite mante, sans religion aucune,
Lève haut ses deux poings dès qu'elle m'aperçoit.
À chacun de mes pas je dérange une histoire
Qui s'en va procréer, et remplir des grimoires.
Sous terre on broie du noir, en l'air la buse a faim,
Un oiseau se souvient qu'il était amoureux,
Et les petits mulots se font manger tout vifs
Par mon copain le chat et le bec de l'effraie.

Au loin un chien gémit, il est seul et s'ennuie,
J'écoute dans le vent les voix de mes absents.
Je t'avais cru figé, coteau dans ton tableau
Et me réveille en faim ; si tu n'es pas fusion,

Tu es riche à foison, parfois tu cries si fort
Qu'un silence peut naître de cette profusion.
D'un contrepoint sauvage naît la polyphonie.
Vos histoires naturelles les unes contre les autres,
Ton rêve contre son rêve, ta faim contre sa faim
Se mettent en valeur sans s'aimer d'amour tendre.
Mes histoires sont plus belles quand les vôtres s'en mêlent :
J'ai faim d'autres histoires venue du monde entier
Et suis prête à chanter dans une symphonie.
Volez ! Grimpez ! Sautez ! Écrivez vos victoires,
Notes à marier, substrat de nos mémoires !
Mon coteau m'entend rêver, m'étirer au soleil
Une oreille contre la terre, pavillon blanc sur l'océan,
Lancer en l'air mes racines pour y cueillir vos histoires.

Écrit le 8 septembre 2021

Il y a les choix...

LE SENTIER

J'ai choisi le sentier ouvert à la lumière
Et laissé derrière moi rêves et nostalgie.
L'humus est rond et tendre sous mes pieds libres
Et l'arbre écrit l'histoire à grands jets de sève.
Sa couronne est lumière et éteint les chimères,
Imprimant l'oiseau-lyre et ses chants conquérants
Dans mon cœur, pour mieux m'éblouir et me sauver.

Écrit en 2018

Il y a les instants à creuser...

NID UNE, NID D'ŒUFS

J'ai la tête chercheuse et le pied fureteur
De ceux qui ont toujours une faim, une envie.
Je pollinise l'heure, entre celle qui vient et celle qui s'enfuit,
Car l'instant est le monde dans ses mille épaisseurs,
Jamais semblable, non épuisable, il est l'histoire qui vient à nous.
Je n'irai plus arpenter vos villes, vous serez comme un arbre dans ma tête,
Je darderai sur vous mes rayons de petit soleil de derrière mes
paupières closes
Et je prendrai l'instant comme on prend la Bastille ou la mer, par
surprise.
J'irai peut-être à Dublin, à Édimbourg ou à Séville,
J'y choisirai une place au soleil
Et quand je l'aurai trouvée,
Je ferai nid une, nid d'œufs,
J'y resterai cinq minutes, une heure ou une vie,
Debout, immobile, souriant comme un bouddha,
J'aimerai comme une éphémère,
J'ouvrirai mes pensées en forme d'arc
Et de bras ouverts.

Poème écrit le 28 mai 2019

LE CHIEN, LE LOUP ET MOI

Sous le tunnel des arbres, dans la semi-pénombre,
Je fends l'air dense d'avant la nuit.
Mon pas vif maintient ouvert le sillon entre chien et loup
Bien qu'au fil des ans nous ayons tous les trois,
Le chien, le loup et moi,
Perdu un peu de notre définition :
Mes naseaux de vieille sauvage oublient de frémir
Au moindre craquement d'outre-monde,
Le monde chien devient sauvage,
Le monde loup un anar verbeux
Qui hurle sa dissidence le soir au fond des rues.
Cependant ma proue d'humain têtue reste stable ;
Si elle se risque rarement vers le large,
Du moins elle s'essaie parfois au cabotage
Et garde le cap des petites prouesses du corps et de l'esprit.
Mon tremplin vers le haut, ce sont les mots, leur soc profond,
Les mots lancés à la volée sur le papier
Ou vers vos oreilles aimées, temple idéal,
Comme les perles d'autrefois
Qui s'emboîtaient sous mes doigts maladroits.
Mes perles sont aussi les instants qui s'émerveillent
Devant le chèvrefeuille et l'abeille,
Le sphinx-colibri obstiné,
La sittelle désordonnée,

Et si, quand vient le soir,
Je n'ai pas eu mon content
De fièvre et d'intensité,
Alors sous le tunnel des arbres,
Dans la semi-pénombre,
Je fends l'air dense d'avant la nuit
Et retrouve mon vieux chien et mon vieux loup
Lorsque je lance mes pas qui dansent,
Lorsque je danse mes pas,
Lorsque je danse ma vie le soir.

Écrit le 8 janvier 2018

Il y a les faux ennemis qui poussent à agir... et la gelée de mûres...

CHÈRES ENNEMIES

La ronce est l'avenir de l'homme,
Et, bien sûr, de la femme aussi,
 Quoiqu'elle soit souvent
 D'un naturel paisible,
 Plus encline sans doute
 À transformer les mûres
 En divines gelées
 Et les feuilles poilues
 En breuvages secrets.
Quand nous pillons ses fruits,
Nous, garantes des foyers,
 Pour remplir les buffets
 De belles certitudes,
 Les ronces courroucées
Nous griffent au passage,
 Légitime défense,
Histoire de nous montrer
 Que le prix à payer
 N'est pas à négliger.
Si nous les laissions faire,
Elles feraient une ronde
 Tout autour de la terre,
Nous prendraient au lasso,
 Couvriraient nos routes,
 Ligoteraient nos autos,
Coudraient nos lèvres gourmandes.

Pourtant, moi je les aime bien,
Mes chères ennemies.
Je les châtie aussi :
Quand je suis envahie
Par de petites hargnes
Contre rien, contre tout,
Je taille, j'éradique
Les ronces dans la haie
De mon petit jardin
À grands coups de faucille.
Plus elles m'égratignent,
Plus il me vient l'idée
Que mon œuvre est grandiose
Et digne d'un héros.
Quand j'ai tordu le cou
Aux ennemies de ma nation,
Je me prends pour César
Et un sang pur jaillit
Des zébrures sur mon bras :
Delenda est Carthago,
Mon combat était juste
Et mon bras justicier
A fortifié sa foi
En défiant l'ennemie.
J'oublie mes démons querelleurs
Et dépose, apaisée,
Sécateur et faucille
Sur l'autel de la paix.

La morale de l'histoire
C'est qu'il est bon d'avoir
Chez soi une ennemie
En qui l'on puisse croire
Et qui fait peu de cas
D'un accès de colère.
Des épines à fouetter,
Des tiges à pourfendre
Et demain plus de haine,
De guerres héréditaires,
Plus de vieilles rancœurs,
Nous aurons assagi
Nos envies meurtrières,
Détricoté le mur de ronces
Que Maugrabine en sa fureur
Dressa pour cent années
Tout contre le château
D'une belle endormie
En mal de baisers.

La ronce a dans sa griffe
L'équilibre du monde.

Poème écrit le 15 septembre 2020

Il y a les bonheurs de l'instant...

QUAND LE VENT SOUFLERA

Le vent soufflait sur la cour de l'école.
J'étais puissance et gloire dans le camp des vainqueurs
Quand nous jouions ensemble au ballon prisonnier.
Ces petites ivresses de mon moi déchaîné
Sont restées attachées à de petites causes
Et, jusqu'à aujourd'hui, ne m'ont jamais quittée.
Il suffit de danser l'instant, de creuser des sillons dedans,
De faire vrombir nos ailes de sphinx
Pour faire grandir nos tranes familières.
Ce sont les bonheurs de l'instant récoltés en chemin
Qui rassemblent les humains
Et non les idées aux ailes diaphanes
Que nous répudierons demain.
Quand le vent d'automne soufflera
Sur vos jardins et dans vos rues,
J'aimerais être ce vent-là
Et rire en faisant fuir, espiègle,
Le caillou et la feuille rousse.

Écrit le 5 novembre 2017

Et il y a les petits et les grands couacs...

COUACS DANS LA COURBE
DE L'ESPACE-TEMPS

COUAC DANS LA COURBE DE L'ESPACE-TEMPS

Les pieds chaussés de bottes, chausses de sept cieux,
Nous descendions vers le marais, mon ombre et moi.
Nous avions derrière nous le soleil de décembre,
Il faisait chaud pourtant dans le pré gorgé d'eau.
L'herbe mouillée dardait ses rayons de lumière
Et le pinceau fragile de la cime des arbres
Élevait nos regards et lavait les couleurs,
Ou hissait nos couleurs en lavant nos regards.
Mon âme claire, mon ombre sombre et vous,
Canopée bleu pale, eau fermée de décembre,
Nous formions un seul être, contenu dans un autre,
Dans un demi-sommeil d'avant le Grand Redoux.

Ô, rage, ô désespoir, deux mirages ont surgi,
Rasant notre coteau, la maison et le pré,
De leur fuseau glacé qui reconfigurait
Notre espace et les heures qui volaient en éclat,
Tranchant le monde en deux, l'herbe, l'air, le soleil,
De leur lame d'acier, de leur cri déchirant
Qui font taire les tympanes et les voix du silence
En écrasant de l'aile l'intimité sacrée.
Comme je les ai haïs, les mains sur les oreilles,
Rejetant leur vitesse et technique prouesse,
Leur chaos infernal, couac intersidéral
Des humains qui balafrent la terre et le vivant !

Mais je nous vengerai, Mordor des temps modernes,
Je vous effacerai, je rognerai vos ailes,
À grands coups de silences, de pépiements d'oiseaux,
De feuilles dans le vent qui bruissent leurs ardeurs,
De brins d'herbe éclatants, de sabres de verdure,
De mots pour le plaisir sur mes mains, sur la feuille.
Chante, beau monde, cambrez vos dos, poissons,
Sautez grenouilles agiles dans le ferment de l'eau.
Crevez l'écran de leurs nuits blanches, vous les effraies,
Hulottes et chevêches, renards aux dents pointues,
J'aiguise mes quenottes et mordrai avec vous.

Écrit en janvier 2020